

Libretto

VICOMTE DE MIRABEAU

LA MORALE
DES SENS

ou
l'Homme du siècle

Extrait des *Mémoires* de
M. le chevalier de Bar***

roman

libretto

© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-36914-410-6

André Boniface Louis Riqueti, vicomte de Mirabeau, est né à Paris le 30 novembre 1754. Frère du célèbre comte de Mirabeau, lui et son aîné étaient reconnus comme de grands libertins. Son poids et son alcoolisme lui valurent d'ailleurs le surnom de « Mirabeau-Tonneau ». C'est en 1781 qu'il fait paraître de manière anonyme à Londres *La Morale des sens, ou l'Homme du siècle*. Après avoir participé à la guerre d'Indépendance américaine, il est élu député de la noblesse du Limousin aux États généraux. Lorsque, le 4 février 1790, Louis XVI annonce qu'il adopte les principes de la Constitution, il choisit d'émigrer en Allemagne où il lève la légion des « husards de la mort » contre les armées révolutionnaires françaises. Il meurt le 15 septembre 1792 des suites d'une attaque d'apoplexie.

*Così allegro fanciull' porgiami aspersi
Di soavi liquor gli orli del vaso,
Succhi amari, ingannato intanto ci beve
E' dall' inganno sua vita riceve.*

Tasse, *Jérusalem délivrée*, I, 5.

ÉPÎTRE
À BABET

Babet, ma friponne, laisse là tes nœuds, tes pompons, et daigne m'écouter un moment. J'ai voulu commencer mon histoire par une épître, et c'est à toi que je l'adresse. Te voilà bien étonnée : une dédicace, dis-tu ! Oui, une dédicace. Et n'es-tu pas digne de figurer à la tête d'un livre ?... On y met bien un tas de faquins qu'on élève au rang de mécènes. On y met une foule d'ignorants qu'on fait passer pour les premières cervelles de France. Après cela, Babet, ne puis-je pas te placer à la tête du mien ? Qui connaît mieux que moi l'agrément et la délicatesse de ton esprit ? Qui a plus éprouvé ton discernement et ton impartialité ?

Mais voilà que tu retournes déjà à tes chiffons, et je lis dans tes yeux que je t'ennuie : c'est un droit qu'ont tous les auteurs dans leurs dédicaces. Je vais donc te parler d'autre chose.

Écoute, Babet, réponds-moi, et surtout, cesse d'être femme un moment : car je veux de la franchise. Tu as quelque grand projet en tête... Que dois-je penser de ce sublime apprêt de toilette ?... Tu te lasses de m'aimer, et l'ambition dans ton cœur succède à l'amour, mais ne redoute point mes reproches. Je fus libre de te prendre, tu es libre de me quitter... Autrefois c'était des baisers, c'est maintenant des conseils que je vais te donner. Je ne te répéterai pas que tu es charmante, que tu es sans rivale pour l'esprit et les grâces ; tu ne le sais déjà que trop : mais tu n'as pas encore cette expérience qu'une

longue étude des cœurs peut seule te donner. Ô ma Babet ! Un transport prophétique me saisit ; un Dieu m'échauffe, il m'éclaire, il m'inspire : l'avenir se dévoile à mes yeux. Que de merveilles je découvre ! Tes jours sont filés par la main des plaisirs ; l'essaim brillant des amours voltige, folâtre sans cesse autour de toi. L'enjouement et la volupté suivent tes pas, toute la nature semble te sourire.

Qu'une belle ait pu fixer un cœur volage, elle doit plutôt cette conquête aux désirs et à la vanité de son amant qu'à sa tendresse ? Qu'elle ait réussi à toucher un insensible, l'homme le plus indifférent cède tôt ou tard au besoin d'aimer : mais échauffer le cœur glacé d'un vieillard, savoir réveiller dans son âme le goût des plaisirs, et lui rendre aux portes du tombeau quelque étincelle de son ardeur passée, voilà le vrai triomphe de la beauté, et, Babet, c'est le tien, vois-tu sa marche chancelante ? L'entends-tu déjà tousser ? Son air effraie les amours ; mais laisse-le payer des plaisirs dont il ne peut plus jouir, ouvre la main, et fais des heureux.

Je te vois déjà rouler dans un char brillant, plus éclatante encore de tes charmes que du fait qui t'environne. Un palais superbe succède à ton taudis : te souviendras-tu alors de nos petits soupers tête à tête, de notre amour, de nos plaisirs ? Je dirai, en voyant ta nouvelle métamorphose : quand j'aimais Babet, nul mortel n'était plus heureux que moi : nous ne possédions que notre amour, et nous n'avions rien à désirer. Le vin qu'elle me versait était un nectar pour moi. Babet n'avait qu'un simple corset, encore portais-je envie à ce voile trop étroit qui me dérobaient ses charmes. Quand sa bouche me disait je t'aime, son cœur en palpitant me le jurait d'une manière plus touchante. Comme tout est changé !... Quel luxe ! Quel fracas ! Dis-moi, friponne, quand tu seras Émilie, oublieras-tu l'amant de Babet ?

I

CHACUN CÈDE
AU PENCHANT QUI L'ENTRAÎNE

Sexe capricieux, frivole, mais aimable, tu le veux, j'obéis. Je vais parler de mes égarements, de mes plaisirs : je vais peindre cette ivresse, qui fait goûter à l'âme le bonheur suprême. Doux instants, agréables images... Tableaux voluptueux ! Quelle ardeur vous m'inspirez ! Oserai-je vous écouter, vous suivre ?

*Mais hélas ! tout s'évanouit :
L'âge fuit, le temps nous devance,
Et le moment où l'on jouit
S'envole avec la jouissance.*

J'avais à seize ans, comme tous les jeunes gens de mon âge, le cœur tendre, la tête folle, peu d'expérience, un grand fonds d'amour-propre. J'aimais l'étude ; Ovide, Anacréon, Pétrone furent mes premiers maîtres : ils m'inspirèrent du goût pour leur philosophie, et bientôt je n'écoutai d'autres lois que celles du plaisir.

Un de mes oncles, grand sophiste, persuadé qu'on ne pouvait avoir le sens commun sans l'art de faire un syllogisme, prouva à mes parents qu'il fallait m'envoyer à l'université de Nan*** finir le cours de mes études. Comme une forte poitrine suppose toujours un vaste génie, cet oncle est cru sur sa parole, et me voilà parti.

Transporté dans un monde nouveau et parmi d'autres

hommes, je mis d'abord tous mes soins à les entendre ; mais désespérant d'y réussir, je les laissai *argumenter, distinguer, diviser, prouver* à leur aise et, entraîné par ce goût séduisant qui me portait vers la volupté, je ne songeai qu'à jouir.

Dans le peu de temps que je fréquentai les écoles, je fis connaissance d'un jeune homme nommé Belcour. Un rapport d'âge, de caractère, nous avait rendus chers l'un à l'autre, et chaque instant resserrait les nœuds de l'amitié la plus tendre.

Un jour que nous étions à table avec deux autres de ses amis, que le verre à la main nous buvions en vrais épicuriens, les soucis et les peines de la vie, la conversation tomba sur l'amour. Qu'est-ce que l'amour ? C'est la réunion de deux âmes destinées à s'aimer. C'est ce qui donne la vie à ce qui respire. C'est, dit un troisième, plus physicien, une impulsion mécanique des sens, qui porte un être d'un sexe à s'unir à un être de l'autre. Après une foule de définitions toutes aussi heureuses, nous parvînmes à ne plus nous entendre. On buvait, on criait, on s'échauffait : bientôt l'âme embrasée par cette matière, nous allions en venir à de plus sûrs éclaircissements, lorsqu'une voiture brillante entre avec fracas ; et s'arrête dans la cour. Chacun vole à la fenêtre !... Que vois-je ! Dieu, que de charmes !... La sœur de mon ami, l'aimable Églé, qu'on ramenait du couvent. Quel éclat... Que je la trouvais belle ! Que toutes nos définitions me semblèrent pitoyables ! Pensif, solitaire au milieu de mes amis, je ne vois qu'elle, je ne sens qu'elle, je ne songe qu'à elle. Chaque instant vient me l'offrir plus aimable et plus séduisante. Essayons, s'il vous est possible, de la peindre avec tous ses charmes.

II

NÉCESSITÉ DES COUVENTS

Églé était une de ces brunes piquantes qu'on ne peut voir sans aimer. Sensible autant qu'elle était belle, son cœur était fait pour recevoir et pour inspirer de l'amour. Les grâces du corps en elle ne le cédaient qu'à celles de l'esprit. Églé, enfin, la charmante Églé avait quinze ans, l'âge heureux des amours et le temps des plaisirs.

Enfermée au couvent dès sa tendre jeunesse, elle y apprenait à coudre, broder, babiller : et comme on voulait lui donner une sage éducation, on l'accoutumait aussi à chanter au chœur, à tailler des *scapulaires* et des *Agnus*. Sexe aimable ! Que de dispositions n'apportez-vous pas en naissant, puisque avec tous les soins qu'on prend pour les détruire et vous rendre ridicule on ne peut y réussir entièrement !

Cependant, cette jeune Églé, si innocente d'abord, devient moins naïve de jour en jour. Ses yeux pétillent d'un feu nouveau : elle paraît plus animée, plus vive... Elle arrive enfin à cet âge où la nature nous donne l'instinct du plaisir, où tous les couvents sont insupportables : Églé veut quitter le sien. À cette terrible nouvelle, le sénat monastique est assemblé : l'alarme devient générale : elle était si aimable, elle devait être si riche un jour ! On redouble les attentions ; les petits soins, les baisers, les caresses... On lui prêche chaque jour le mépris des vanités du monde, les charmes de la solitude.

Mais que peut tout le jargon mystique contre l'inquiétude naissante de l'amour? Églé partit, et oublia bientôt cette morale.

III

LES CONCERTS

Églé avait pensé que, pour être heureuse, il lui suffisait de sortir du couvent. Hélas ! Peut-on se flatter de l'être ici-bas : les maux, comme on dit, se tiennent par la main et, quelque malheur que l'on éprouve, il faut, si l'on est sage, se ménager assez de force encore pour en supporter un plus grand. Voilà la vie.

Après avoir essuyé les éternelles caresses du grand oncle, de la petite tante, des cousins, des cousines, elle n'en fut pas quitte à si bon marché avec sa dévote aïeule. On s'informa d'abord de la santé de la mère Angélique, ensuite comment se portait la petite mère Anne et la jeune sœur Marie : aime-t-elle encore à broder?... Mère Françoise sans doute est toujours première voix au chœur ? On épuisa la longue kyrielle des mères, des sœurs, sans en excepter la grosse tourière et deux converses.

La dévote ensuite fut curieuse de savoir si l'éducation était la même que dans son temps, s'il ne s'y était point glissé quelques innovations dangereuses, quelques dogmes hétéroclites. Heureusement pour Églé, on vint avertir qu'on avait servi. Mme de Belcour avait grand monde ce soir-là, et chacun se mit à table.

La vieille questionneuse soupa en dévote, c'est-à-dire qu'elle mangea beaucoup, et ne but pas moins : arrivée au dessert elle exige qu'on lui prête silence, et se prépare avec

Églé à régaler la compagnie d'un duo mystique. Quel groupe à voir pour un peintre ! La vieille d'un côté qui entonnait ses cantiques d'une voix grêle et cassée : de l'autre, la jeune et timide Églé qui l'accompagnait par intervalle, en dévorant en secret ses larmes. Elle rencontre par hasard les regards malins de l'un des convives, rougit, se trouble, et la honte lui ôte la force de poursuivre.

La dévote étonnée lui reproche avec amertume d'être si peu instruite au sortir du couvent, se récrie beaucoup sur l'éducation indécente que présentement on y donne à la jeunesse, et pour convaincre tout le monde de l'emploi précieux qu'elle a fait de son temps elle chante une longue et brillante tirade de noëls et de cantiques, qu'elle substitue sagement à nos couplets malins et à nos ariettes profanes !

Cependant M. de Belcour, cherchant à terminer une scène dont sa fille partageait le ridicule, insinua à la dévote qu'il y aurait du danger à chanter davantage. La cantatrice effrayée rompt brusquement au milieu d'un couplet, inquiète d'avoir exposé si longtemps une santé aussi précieuse que la sienne.

PLAN D'ÉDUCATION

Églé était née avec les plus heureuses dispositions. Le grand point était de savoir les développer. Comme pour briller dans le monde il faut autre chose que des hymnes et des cantiques, il lui manquait une amie qui voulût se charger de son éducation. Elle vit Mlle To***. Son air riant et ouvert, sa conversation enjouée l'engagèrent à la rechercher, et bientôt sans être amies, ce fut pour elles un besoin de se connaître.

Il est des femmes qu'il ne faut voir qu'une fois pour les définir uniformes en tout, un moment de conversation vous a tout appris. Dans le calme, dans la passion, à peu de choses près, elles font toujours les mêmes femmes. Mlle To***, au contraire, sans cesse différente d'elle-même réunissait tous les caractères, sans en avoir aucun. Vive, indolente, prude, coquette, libertine et dévote, on voyait en elle seule une galerie abrégée de tout son sexe.

Les principes de sa morale eurent bientôt opéré sur Églé la réforme qu'elle souhaitait, et chaque leçon nouvelle, atterrissant sa timidité, ne faisait qu'ajouter à ses grâces.

Cependant je multipliais mes visites à Belcour, sans avoir pu encore trouver l'occasion de parler à sa sœur. Mlle To*** ne la quittait plus ; leurs cœurs semblaient n'en faire qu'un. Alarmé d'une liaison si vive, je craignis ce qui n'arrive que trop, d'avoir dans son amie même une rivale à combattre.

Je m'étais aperçu qu'elles passaient souvent des heures

entières dans une grotte solitaire à l'extrémité du parc. Cette assiduité réveilla mes soupçons, je les suivis et je me glissai derrière un feuillage, d'où il me fut facile de les entendre. Les premiers mots m'apprirent que j'avais un rival. Cette découverte me fit plaisir : je redoutais moins un amant que les ressources qu'une jeune personne imagine pour y suppléer.

Or quel pouvait être cet amant chéri? Le vieux Bertigni... Je peindrai plus bas son caractère : suivons maintenant la conversation de nos deux friponnes dans la grotte.

– Seriez-vous assez simple, lui disait son amie, pour vous affliger? Quoi! Pour votre coup d'essai en sortant du couvent, un Bertigni, un vieux fou à conduire, et vous n'êtes pas contente. Jeune présomptueuse, avez-vous consulté vos forces?... Songez qu'il faut débiter par quelque chose, et que Bertigni est précisément ce qu'il vous faut. N'est-ce pas d'ailleurs une poupée sur laquelle vous apprendrez à coiffer les autres hommes?

– Mais un radoteur de son âge! Y pensez-vous?

– Qu'importent sa vieillesse et ses rides, c'est toujours un amant, une femme adroite n'en doit refuser aucun; tout fait nombre.

– Non, jamais, il me sera possible que j'aime.

– Et qui vous parle d'aimer? On s'en amuse : avec aussi peu d'expérience, si un amant jeune, vif, aimable, se présentait à vos yeux : si devenu plus intrépide par les circonstances, il vous pressait de répondre à son amour.

– Je saurais consulter mon cœur.

– Son cœur! Quelle pitié! Y songez-vous? Une pareille étourderie serait capable de perdre une femme pour la vie. Avec les hommes c'est être sage que d'employer l'artifice. Voulons-nous les fixer? Paraissons insensibles et volages : il faut à ces esprits inquiets un frein puissant qui les retienne. De toutes les vertus, celles qui nous ruinent le plus dans leur esprit, ce sont la bonne foi et la confiance. Avant de trai-

ter avec eux, apprenez à les connaître, essayez sur Bertigni jusqu'où peut s'étendre l'empire que vous prendrez sur eux : malgré la différence de l'âge, tous se ressemblent pour le fond du caractère ; tous s'imaginent avoir sur nous des droits ; leur orgueil se flatte d'avoir su nous réduire, ils croient tout devoir à leur mérite, tandis que nous ne cédon's qu'à nous-mêmes. Vous êtes belle et dans l'âge de plaire, c'est à vos charmes à nous venger. Accoutumons nos tyrans à nous craindre, à voir en nous au moins des rivales, et jamais des esclaves.

Si je fus effrayé d'abord de ces principes pernicieux, je ne fus pas moins outré de me savoir un rival. Cependant après avoir considéré combien cette entreprise était ridicule pour son âge, je fus le premier à rire de ma crainte, et je m'endormis dans la plus dangereuse sécurité.

Quant à Églé, comme les assiduités de Bertigni commençaient à l'inquiéter, elle résolut de pénétrer ses intentions et de lui interdire à jamais sa présence, si ses craintes se trouvaient fondées ; qu'elle ait réussi ou non, c'est ce que je ne dirai pas pour le moment. J'attends mon lecteur à l'autre chapitre.

BRANLE DU TEMPS PASSÉ

Il faudrait des siècles à l'homme pour comprendre ce qui se passe autour de lui ! Aurait-on cru que Bertigni, ce vieillard dégoûtant et ridicule, serait un rival dangereux pour moi !

Bertigni était un de ces vieux partisans de Vénus qui ont sacrifié tout le temps de leur vie au culte de cette bonne déesse. Près de soixante années de service ne l'avaient pas rendu plus sage. S'il n'avait plus cette impétuosité bouillante de la jeunesse, il n'en était guère moins entreprenant. Il tenait ceci de son âge, que ne pouvant plus être ardent, il était opiniâtre.

Il n'eut pas plus tôt vu Églé qu'il la regarda comme un dernier myrte que lui réservait l'amour. Lié depuis longtemps avec M. de Belcour qui ne se doutait pas qu'à son âge on pût être encore dangereux, il profita de cet excès de confiance pour arriver plus sûrement à son but : rarement il manquait d'assister à la toilette : à soixante ans on tâche de se rendre nécessaire, à vingt on s'en croit dispensé. C'était une épingle qu'il voulait attacher, et dont il ne manquait jamais de la piquer ; c'était un nœud qu'il cherchait à placer, et que toujours il mettait de travers ; mais il parut un jour avec un air de triomphe qui ne laissait plus de doute sur son compte. En effet à peine pouvait-on le reconnaître à sa nouvelle métamorphose. Amour ! Amour ! toi seul peux opérer de tels miracles.

Il avait fait colorier ses lèvres, peindre ses sourcils, et avait eu recours à toute la magie de l'art pour rajeunir ses traits. Son dessein n'était pas de se refondre à demi : il avait fait choix d'un habit couleur de rose, tel qu'en porte cette jeunesse vive et brillante qu'on voit persifler dans nos cercles : il cessait en compagnie de s'appuyer sur sa canne, affectant de la regarder plutôt comme une de ces frivolités à la mode que comme un besoin de son âge. Bertigni enfin se tenait presque droit, ne parlait, comme tous les jeunes gens, que chiens, chasse, soupers dans sa petite maison, et spectacles.

Ainsi déguisé il s'approche, reste quelque temps muet, rompt enfin le silence par un grand soupir. À ce début Églé prit le change, et lui tendit la main pour le soutenir. Bertigni interpréta différemment cette marque de bonté, et ce qu'avait excité la compassion fut attribué à l'amour. Il se saisit de cette main charmante, y imprima un baiser de grâce qui pensa l'étouffer ; car un vieux rhume fortifié par l'âge lui donna des secousses si violentes, qu'il semblait n'avoir plus que quelques moments à vivre.

Si quelqu'un s'est jamais vu dans l'embarras, c'est Bertigni. Partagé entre son amour et son rhume, il ne sait à quel parti s'arrêter. Qu'il dise un mot, cette toux maudite vient l'assaillir ; qu'il se taise, il va perdre tout le fruit de sa toilette : quel supplice !

Cependant il se remit peu à peu et, encouragé par l'espèce de sensibilité qu'il crut remarquer dans les yeux de sa jeune amante, il entama, quoique de loin, sa déclaration. Églé, qui ne demandait qu'à s'amuser, répondait à tout d'un air folâtre, et lui donnait jeu à s'ouvrir davantage.

Bertigni tousse et reprend haleine, retourne de nouveau à la charge et s'exprime déjà en termes moins couverts. La méchante Églé pousse la plaisanterie plus loin, et lui laisse entrevoir en baissant les yeux que, pour sa propre tranquil-

lité, elle se croyait dans l'obligation de ne plus l'écouter... Alors Bertigni, enivré de ce qu'il vient d'entendre, s'approche d'elle avec transport, balbutie un *je vous aime*, orné de tous les gestes et de tous les agréments de la vieille galanterie et, la pressant dans ses bras, il essaie de coller ses lèvres froides et glacées sur sa gorge.

Églé, sévère comme toutes les belles qui n'ont point encore aimé, le repousse brusquement. Le caduc vieillard tourne, chancelle, tombe à la renverse. La frayeur, l'étonnement, la douleur de sa chute, son rhume, tout cela vient l'assiéger à la fois. Il essaya quelque temps de se mouvoir, mais ce coup terrible lui avait ôté le peu de chaleur qui lui restait. Après avoir satisfait à la pudeur, il est juste qu'on écoute la clémence, on lui tend la main pour se relever. Cette nouvelle faveur réveille ses premiers transports ; il se hasarde à couvrir cette main charmante de ses baisers... On veut bien ne pas s'en apercevoir pour le dédommager de sa chute... D'ailleurs on se promet de pouvoir toujours l'arrêter à temps... Cependant il acquiert de nouvelles forces : son âge semble disparaître à l'aspect du plaisir : c'est bientôt un Hercule. Églé craintive, éperdue, réduite à la défensive dans un combat où elle n'a point encore d'expérience, crie, égratigne, se défend, tombe sur un sofa, et soupire en demandant grâce. On dit que les amours, craignant déjà pour sa défaite, se couvrirent les yeux de leur bandeau.

Le sacrifice infernal allait être consommé lorsque heureusement M. de Belcour entra.

– Comment donc, Bertigni (avant qu'il ait pu encore l'apercevoir), je te crois d'honneur amoureux de ma fille. Courage, où en êtes-vous?...

Il en avait trop vu pour continuer sur le même ton : un premier mouvement l'avait porté à la vengeance, mais, comme s'il l'eût jugé indigne même de son ressentiment, il se retira avec un silence sombre et farouche plus accablant, cent fois que tous les reproches qu'il aurait pu lui faire.

Dans le même instant arrive la mère d'Églé. L'air furieux qu'elle avait remarqué à M. de Belcour en sortant et le désordre dans lequel sa fille était encore l'ont déjà mise au fait. Les femmes, sur certaines situations, sont connaisseuresses!... Nouvelle scène de fureur d'un côté, nouveau désespoir de l'autre. Le malheureux Bertigni, abîmé, anéanti dans sa douleur, n'avait donné encore aucun signe de vie; mais s'étant aperçu heureusement qu'il n'avait plus affaire qu'à une femme, il reprit peu à peu son courage et, forcé de céder le champ de bataille, il tâcha du moins de rétablir ses affaires par une belle retraite.

Quant à Églé, l'imagination frappée de ce qui s'était passé, et les yeux tristement fixés sur le fatal sofa, elle attendait en tremblant les premiers reproches de sa mère. Mme de Belcour de son côté n'était pas dans une position plus tranquille. Son esprit flottait entre l'envie de connaître l'outrage fait à sa fille, et ce qu'elle devait à sa dignité de mère. La curiosité l'emporta, et par des questions sages et réservées, mais insinuanes, elle tâcha de découvrir la nature du danger que sa fille venait de courir.

La belle fut désespérée d'avoir été surprise dans une situation qui n'était plus équivoque. Il lui fallut digérer une morale sèche et amère de Mme de Belcour, et de tels sermons sont toujours fâcheux. Mère, dit-on, qui prêche contre le plaisir n'est guère écoutée. Églé d'ailleurs avait déjà atteint cet âge bouillant où la nature bouleverse, dompte la raison, et donne un frein à la sagesse.

On se rappelait ce désordre voluptueux dans lequel on s'était trouvée, cette tendre émotion, cette langueur touchante qui lui avait succédé, ce je ne sais quoi, enfin, ce puissant je ne sais quoi que ressent toujours un sexe à l'approche de l'autre. Enivrée, séduite par ses propres réflexions, on se peignait encore ces plaisirs si vifs mais interrompus qu'on avait ébauchés avec Bertigni; ce choc fatal avait porté un

jour nouveau dans son âme triste, agitée, inquiète, jamais elle n'avait si bien senti le vide de son cœur. Églé enfin commençait à éprouver le besoin pressant d'aimer : et c'était l'ouvrage de Bertigni.

BIEN PRÊCHÉ QUI MAL ÉCOUTE – VISION

Indépendant et libre dans la pension bourgeoise où j'étais, je n'avais d'autres volontés à suivre, d'autres caprices à essayer, que les miens. Belcour au contraire, observé par une foule de parents, était livré à toute la bile de sa dévote aïeule, que, pour des raisons de fortune, il avait intérêt de ménager; ne pouvant se dispenser de la voir, il me fatiguait depuis longtemps de l'accompagner. Le titre seul de dévote m'effrayait: mais le désir d'obliger un ami et l'espérance surtout de voir Églé me déterminèrent à y consentir.

J'enrage, en songeant qu'il me faut faire encore la dépense d'un portrait. Au pis-aller commençons.

Si l'on doit juger de l'architecture ancienne par les ruines qui nous restent, sa physionomie jadis avait été quelque chose. Elle avait les yeux dévots, c'est-à-dire, vifs et hypocrites, le teint rouge et couperosé; la glace de l'âge n'avait point rafraîchi son sang. Avec les désirs qui la dévoraient, que n'eût-elle pas fait encore? Mais soixante ans bien arrondis, bien comptés, y apportaient de furieux obstacles. On se disait à l'oreille qu'elle s'était donnée à Dieu de désespoir de ne pouvoir plus tromper les hommes.

La dévote, qui ne s'attendait pas à ma visite, baissa à la hâte une longue coiffe qui lui couvrait la tête, comme si c'eût été un crime pour elle de paraître à mes yeux.

Belcour, en me présentant, lui dit que, si j'eusse ressemblé

à la plupart des jeunes gens de mon âge, il n'aurait pas voulu hasarder cette démarche ; mais qu'il connaissait dès longtemps l'intégrité de mes mœurs. Il insinua malignement que, si je tenais un peu trop encore au goût du siècle, je ne pouvais tomber en des mains plus heureuses, et que c'était à elle qu'était réservé l'honneur de m'en détacher. Il la pria ensuite de me traiter moins en étranger que comme le meilleur de ses amis.

Tandis qu'il parlait, la dévote entrouvrait peu à peu sa guimpe pour m'examiner et insensiblement elle prenait un air moins farouche. Je saisis cette circonstance pour m'excuser à mon tour : je l'assurai que le bruit de ses vertus m'avait seul porté à hasarder cette visite, et que je me croirais le plus heureux des hommes si j'avais le bonheur de connaître une dame respectable, dont toute la ville ne parlait qu'avec vénération.

L'encens dans cette occasion fit son effet ordinaire. Le voile s'ouvrit entièrement, on me reçut à bras ouverts et, m'ayant jugé digne d'être initié à ses mystères, elle m'ouvrit un grand pupitre d'où elle tira une Bible in-folio, nous dit à tous deux d'approcher, affubla son nez de larges lunettes et nous fit signe de commencer. Son avidité à écouter la lecture tenait du prodige, elle suivait la mesure des phrases du mouvement de ses lèvres. À chaque verset nous étions régalez d'un bon commentaire qui valait lui seul un long prône. Son zèle, ou plutôt le désir de briller, l'avait rendue si éloquente qu'elle ne parlait point, mais tonnait.

Je regardais tristement Belcour, et nos yeux peignaient le plus profond accablement. La dévote attribuait cet air de douleur aux remords que nous causait son sermon. Je la comparais à ces moines joufflus, qui montent gravement en chaire, fatiguent pendant deux heures leur auditoire, ne parlent que de foudre, d'enfer, de démons, et se retirent d'un air stupidement satisfait, prenant l'ennui qu'ils ont causé

pour la componction, tandis qu'une partie de l'assemblée est endormie, et que l'autre les maudit tout bas et les envoie discrètement au diable.

Plus mon impatience augmentait, plus l'impitoyable dévote redoublait de zèle. Ma constance était à bout : j'aurais donné tout au monde pour échapper de ses mains, lorsque heureusement je vis arriver la fin de nos peines. Cette volubilité à parler était trop grande pour durer longtemps. Sa poitrine était épuisée : sa voix baisse à l'instant, sa bouche demeure ouverte, elle roule des yeux égarés et mourants. Telle était jadis la Pythonisse, lorsqu'elle voulait rendre ses oracles. Ô ciel ! m'écriai-je, serait-ce donc là le prix que tu réserves à tes élus ? Qu'il m'est bien plus doux de n'être qu'un profane !

Comme il n'est rien d'éternel ici-bas, cette heureuse crise finit, et le chagrin que j'en eus pensa m'en donner une semblable... La vieille leva modestement les yeux au ciel et, poussant un profond soupir, elle reprit la suite de son discours avec plus d'égards cependant pour sa santé.

– Vous venez de voir, nous dit-elle, la manière dont le ciel éprouve quelquefois ses élus. Il ne corrige que ceux qu'il aime, et ses châtimens sont toujours des grâces. Heureuse, cent fois heureuse si je n'ai point semé dans une terre ingrate.

Je m'aperçus qu'elle attendait de moi un remerciement pour toutes les marques de bonté dont elle avait daigné me favoriser. Je m'en acquittai dans les termes pour elle les plus flatteurs. Je la conjurai de vouloir bien se ressouvenir de moi dans ses prières. J'ajoutai même avec un peu trop de naïveté que je ne l'oublierais jamais dans les miennes. Cette imprudente promesse pensa me devenir funeste. J'ignorais, hélas ! l'affront sanglant que je faisais à sa vanité : car c'est outrager un dévot, c'est l'assassiner que de lui promettre des prières. Sa place lui est déjà tout acquise dans le ciel !

En effet, je m'aperçus que son front se couvrait de nuages, et que ses yeux pétillaient déjà d'une sainte colère. Je détournai promptement l'orage, et à force d'humilité, j'eus le bonheur d'obtenir mon pardon.

Voilà donc, m'écriai-je en sortant, voilà le genre de dévotion que l'on tâche d'inspirer à la jeunesse. Je ne m'étonne plus, si de jour en jour les hommes deviennent plus méchants. On ne nous présente la religion que sous des dehors austères et rebutants. Pourquoi la défigurer? Est-il un moyen plus sûr pour la faire aimer que de la rendre aimable?

LES ROMANS

Or, mes amis, revenons à Églé. D'ordinaire à son âge on s'ennuie d'être seule. En m'échappant de cette synagogue maudite, je la surpris dans l'expression de la douleur la plus vive. Elle poussait de profonds soupirs, et ses yeux étaient noyés dans les larmes. Je m'approche en tremblant ; j'ose m'informer du sujet qui pouvait l'affliger. On achevait de lire un roman dans lequel l'héroïne, quoique sensible aux feux de son amant, s'avise de ne lui montrer qu'une froide indifférence. Le pauvre garçon, désespéré de tant de rigueurs, prend le parti des armes et se fait tuer quelques jours après dans un combat. Sa maîtresse en conçoit tant de douleur qu'elle renonça tout à coup au monde et se jeta dans un cloître où elle mourut de langueur.

Quelle obligation n'eus-je pas de cette peinture à l'auteur du roman ? Pourquoi n'était-il pas connu davantage ? Comme je serais allé lui en témoigner ma reconnaissance ! Livres charmants ! Livres précieux aux amants ! L'État devrait des récompenses aux hommes de génie qui se livrent à ce genre de travail. L'État, me dira-t-on, est déjà assez épuisé. D'accord, mais si je prouve qu'il ne lui en coûtera pas un sol ? Les parties intéressées se feront un plaisir de contribuer à acquitter cette dette. Qu'on lève une capitation légère sur les mères qui ont des jeunes filles encore innocentes, et les époux des femmes charmantes et chastes, c'est à ces deux classes

principalement que ces espèces d'ouvrages sont le plus utiles. Ils ôtent aux unes les préjugés et aux autres le scrupule. Ce projet mûrement réfléchi est le plus sûr moyen d'encourager la population.

Cet heureux roman avança de six mois mes affaires... la timidité empêche une jeune fille de peser les raisons de son amant. Une lecture solitaire leur donne plus de poids. Je plaignis avec elle l'héroïne de l'histoire, mais surtout le héros. J'accordai même quelques larmes à leur sort malheureux ; à la faveur de son trouble, je glissai quelques mots d'amour et, tout en m'affligeant avec elle, je combinai le projet de l'attaquer sérieusement ; pour mieux réussir à la vaincre, je déguisai mes pièges sous l'attrait du plaisir, elle aimait les romans, son frère ne les haïssait pas, et j'en lisais beaucoup moi-même, j'étais sûr, en leur en fournissant, d'obtenir des droits sur leur reconnaissance. J'observai cependant une espèce d'ordre pour la distribution. Je donnai les plus sérieux à Belcour, et à Églé les plus passionnés et les plus tendres.

Je me serais bien gardé de lui donner des Astrées, des Cyrus, des Cassandres, et de tous ces héros à grands sentiments, prêts à expirer de douleur aux genoux de leurs belles, ni de tous ces romans dont la conclusion fait languir tristement le lecteur jusqu'au douzième volume. Je n'avais pas envie d'imiter ces amants langoureux qui ne parlent à leurs maîtresses que par sonnets et par madrigaux. Je voulais des héros plus ardents, moins respectueux ; des héroïnes moins farouches, et qui sussent mieux combiner leurs vrais intérêts. L'exemple, comme on sait, est un torrent qui nous entraîne ; c'est par là que la chose qui nous répugnait le plus trouve insensiblement le chemin de notre cœur. Qu'il soit du bon ton d'afficher la vertu, il n'y aura pas jusqu'à nos laïcs, nos Phrynés qui ne prétendent être des Lucrèces. Il ne leur en coûte pas plus alors de se poignarder pour une bagatelle, qu'à nos jeunes fous de se couper la gorge pour un mot. La

mode et l'étiquette sont nos tyrans : tout ce qui tient d'eux est bien, le reste est arbitraire. Une femme aujourd'hui rougirait moins de se trouver surprise dans les bras de son amant, que d'avoir été vue en public avec une robe et un pompon dont la mode serait déjà passée. Églé était femme, il était juste qu'elle pensât comme son siècle.

Après avoir dévoré des volumes entiers elle se sentait plus de courage pour terrasser ses derniers scrupules. On formait de grands projets, on commençait à raisonner avec son cœur. Tel était déjà le fruit de ses lectures.

Quand je l'eus amenée au point où je la désirais, je lui parlai de mon amour. Je la vis émue, attendrie : je devins plus pressant, elle rougit, se troubla, soupira, et prononça enfin ce mot si cher aux amants : *Je vous aime*. Qu'on ne me demande pas si je me jetai à ses genoux, si je lui baisai la main, si je lui jurai un amour éternel. Il faudrait avoir l'imagination bien stérile pour en douter. Je me sentis même en de telles dispositions que, s'il n'eût dépendu que de moi, j'aurais commencé et conclu le roman dès le même jour ; mais un cœur tel que celui d'Églé n'était pas fait pour être brusqué, il fallait par degrés le toucher, l'émouvoir, l'attendrir. Je sortis satisfait de ce premier succès, promettant bien tout bas que ce ne serait pas le dernier. On verra dans la suite si je me flattais à tort.